

genre de talent ! Tenez, j'aperçois sur ce meuble votre vielle, l'instrument qui a fait votre renommée, jouez-moi quelques airs rustiques sur cette boîte à musique... Ces refrains disposeront mon âme sensible à l'indulgence... J'adore la musique, moi, c'est le plus poétique des arts !... Bercez mon âme, petite Fanchon de mes rêves... Je vous écoute... vos chants m'inspireront.

La voix de Montaiglon, jusque-là mordante, ironiquement cruelle, devint rauque :

—Je veux l'artiste autant que la femme, jeta-t-il comme un rugissement de fauve.

La nuit venait.

Une lueur blafarde tombait dans la pièce par les lames des contrevents fermés.

Dans ces ténèbres, en présence des dangers plus horribles que la mort, le cerveau de Fanchon conçut un projet inspiré par la fièvre, le délire, la folie qui l'envahissait !

Elle pensa soudain que Blanche de Pervençère, en dépit de tout raisonnement logique, de tout espoir permis, allait risquer sa vie, supporter mille fatigues, des tortures sans nom, pour retrouver celui qu'elle aimait... .

Pourquoi ne tenterait-elle pas, pour l'amour de Jacques, ce que Blanche essayait pour Renaud ?

Pâle comme une morte, Fanchon prit sa vielle, et, dans une sorte de délire, elle dit à Montaiglon d'un ton qu'elle voulait gai, rassuré, et qui eût fait pleurer les anges :

—Puisque vous le voulez, je vais chanter.

—A la bonne heure ! Il faut savoir prendre son parti des événements, que diable !... Je suis certain que lorsque vous me connaîtrez mieux, nous deviendrons bons amis.

Elle eut la force de refouler les paroles de mépris qui lui venaient aux lèvres.

Sous ses doigts, la vielle résonnait sans qu'elle en eût conscience.

Mais Fanchon ne pouvait se décider à chanter.

Le sang battait ses tempes. Tout tournait autour d'elle.

Des sanglots râlaient dans sa gorge.

La voix stridente de Montaiglon la fit tressaillir.

—Eh bien ! chantez donc, petite Fanchon, chantez donc !

Il la contemplait avec des yeux de luxure.

Une expression d'égarément passa dans les prunelles fixes de Fanchon.

—Oui, je vais chanter, dit-elle d'une voix de rêve.

Puis, après un moment, souriante, presque gaiement, elle ajouta :

—Pourquoi me désoler, après tout ? Il n'arrive que ce que Dieu a décidé !

—Et ce que j'ai résolu, moi ! ricana Montaiglon. Et j'ai résolu de vous posséder, belle Fanchon.

Elle n'entendit pas et continua plus gaiement, riant d'un rire de folle, les yeux brûlés de fièvre :

—Pourquoi désespérer ! se plaindre ? Il faut croire en l'avenir... .

Elle s'interrompit :

—Tiens, je vais chanter *l'Espérance*, fit-elle dans un éclat de rire.

—C'est cela, la joie dans le présent, l'espérance en l'avenir ! lui répondit Montaiglon... . Mais, attendez... .

Il ferma la fenêtre sur les contrevents fermés.

—Je ne veux pas perdre une note de votre voix, dit-il.

—Quel charmant homme vous êtes ! répondit-elle, souriante.

Elle commença à chanter :

Quand de la nuit l'épais nuage  
Couvrait mes yeux de son bandeau,  
Tu me montrais après l'orage  
L'éclat prochain d'un jour nouveau.  
Tu me disais : " A la souffrance,  
Le dernier bien qu'on doit ravir,  
C'est l'Espérance,  
En l'avenir !...  
Sans Espérance,  
Mieux vaut mourir !... "

—Charmante, vous êtes charmante, Fanchon !

—Puisque vous me trouvez charmante, jetez votre cigare, fit Fanchon riieuse.

Il jeta son cigare.

—Ouvrez cette fenêtre, la fumée m'incommode. Poussez ces volets.

Il ouvrit la fenêtre et poussa les volets.

En passant près d'elle, il fit un mouvement pour la prendre dans ses bras.

—La chanson n'est pas terminée. Allez là-bas.

Elle entonna le deuxième couplet. Sa voix pure s'étendait sur les prés sombres, sur la campagne endormie.

Va, ne crains rien, l'ingratitude  
Ne saurait désunir nos cœurs,  
Et calme cette inquiétude,  
Qui te fait verser tant de pleurs,

Car, tu le sais, à la souffrance  
Le dernier bien qu'on doit ravir  
C'est l'Espérance...

Elle ne le termina pas.

Une voix qui la fit tressaillir répondait à sa voix.

—Qu'est cela ? demanda Montaiglon en se dressant et prêtant l'oreille.

La voix du chanteur inconnu répéta le couplet que venait de dire Fanchon.

Va, ne crains rien, l'ingratitude  
Ne saurait désunir nos cœurs,  
Et calme cette inquiétude  
Qui te fait verser tant de pleurs...

La jeune fille se précipita à la fenêtre et, de toutes ses forces :

—Georget ! mon Georget ! au secours !

Montaiglon s'élança vers Fanchon.

Il lui saisit un poignet et la fit tomber à genoux... .

—Ah ! vous vous jouez de moi. Eh bien !... .

Il n'en put dire davantage.

Une masse sombre, qu'on n'eût pas le temps de distinguer, bondissait du dehors, se jetait sur Montaiglon et le renversait.

C'était Barbet, que Fanchon avait emmené avec elle et attaché dans la cour.

Il avait brisé sa chaîne.

Ses crocs s'enfoncèrent dans la gorge de Montaiglon.

En même temps, un jeune homme escaladait l'appui de la fenêtre, sautait dans la pièce et enlevait Fanchon dans ses bras robustes.

—Georget ! mon Georget ! emporte-moi hors d'ici... . Sauvons-nous... . Ce monstre... !

Elle désignait Montaiglon.

Il était étendu à terre, évanoui. Ses vêtements étaient couverts de sang.

Barbet, qui l'avait à demi étranglé, aboyait furieusement auprès de Montaiglon inanimé.

—Oui, fuyons, viens, Fanchon !

Georget — car c'était lui — enjamba l'appui de la fenêtre.

—Jette-toi dans mes bras, n'aie pas peur, cria-t-il à la jeune fille.

Elle sauta sans hésitation.

—Peux-tu marcher, Fanchon ?

—La crainte d'être reprise, de retomber dans les mains de cet homme me donnera des forces, mon Georget.

—Donne-moi la main, Fanchon. Allons vite !

Fanchon indiqua au jeune homme le chemin du château de Beauchamp.

Tout en courant, elle disait, essoufflée :

—Là, dans ce château, nous allons trouver un refuge, des protecteurs... .

—Tu en es sûre ?

—Oui, Georget, j'en suis sûre ; ne crains rien.

Ils entendaient le galop d'un cheval.

—C'est Jacques ! s'écria Fanchon.

Georget voulait se cacher.

—Non, avançons, ne crains rien, répéta-t-elle.

C'était, en effet, Jacques qui accourait au galop de son cheval.

Inquiet du retard de la jeune fille, il se dirigeait vers la demeure de Mme de Lignères.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas d'elle, Fanchon s'avança sur la route en tendant le bras vers lui :

—Jacques ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, Jacques, à mon secours !

Il sauta de cheval et la prit dans ses bras.

—Fanchon ! ma chère Fanchon, que vous est-il arrivé ?

Elle essaya en vain de lui répondre ; ses lèvres blanches s'agitèrent sans qu'un son ne sortit de sa bouche, ses yeux se voilèrent.

Fanchon s'évanouit dans les bras de Jacques.

Georget, effrayé, vint aussi la soutenir.

—Ma sœur, ma pauvre sœur ! s'écria-t-il d'une voix trempée de larmes.

—Qui êtes-vous donc, monsieur ? lui demanda Jacques.

—Je suis le frère de Fanchon, monsieur, répondit fièrement le jeune homme. Mais vous, je ne vous connais pas... . Qui êtes-vous ?... . Etes-vous un ami ou un ennemi de ma sœur ?... .

Il tenait le cheval de Jacques par la bride et, campé résolument en face du jeune homme, la tête haute, la voix vibrante, il scrutait d'un regard aigu les prunelles de Beauchamp.

Il continua :

—Si vous ne me donnez pas la preuve que ma sœur n'a rien à craindre de vous, monsieur, vous ne ferez pas un mouvement avant de m'avoir tué !

—Je me nomme Jacques de Beauchamp, je suis l'ami de votre sœur... . Elle s'est jetée dans mes bras, vous l'avez vu... . Elle m'a souvent parlé de vous, Georget !... . Vous n'avez rien à craindre de